



SOCIÉTÉ

CRISE DU COVID-19

Réparer les ados

Les troubles des adolescents ont explosé depuis le début de la crise sanitaire. Deux temples de la pédiatrie nous ont ouvert leurs portes, alors qu'une campagne nationale de prévention était lancée hier. Ici, lors d'ateliers, de thérapies collectives, de temps d'écoute, on tente chaque jour de raviver le désir de vivre.

PAR ELSA MARI ET FLORENCE MÉRÉO

À LA COULEUR des cicatrices, on peut remonter le temps. Les plus blanches datent de plusieurs années, les plus rouges, de quelques semaines. Sur ses bras dénudés, Chloé* porte son fardeau. Des dizaines de marques d'automutilation, espoir éphémère de se faire du bien, tout en disant au monde entier à quel point elle a mal. « C'est ma solution pour me défouler », confie-t-elle, désolée.

Chloé la Parisienne, tout juste 16 ans, est une brillante élève de classe scientifique, qui dévore les livres mais s'épuise à repousser la vie. La lycéenne a bien trop peur de ce qui pourrait arriver aux autres et en particulier à ses parents – la maladie, un accident ou, maintenant, le Covid-19 – pour pouvoir vivre pleinement la sienne. A la Toussaint, quand l'adolescente a eu « un plan suicide en tête, très précis », elle a su qu'il était temps d'accepter de l'aide. Hospitalisée depuis cinq mois, elle la trouve à la Maison de Solenn.

Si ce nom fait tilt, c'est qu'il a été donné en souvenir de la fille de Patrick Poivre d'Arvor. Et que Bernadette Chirac a fait de la création de cette structure, en 2004, le « combat

d'une vie ». Dans ce temple parisien des adolescents, lumineux, aéré, coloré, 3 000 jeunes et leur famille viennent, chaque année, chercher un répit. « Bonjour, je suis bien au centre de la guérison ? » demande même Louise*, une jeune femme anorexique qui sollicite un rendez-vous et la promesse de jours meilleurs. Depuis plusieurs mois, la permanence téléphonique nous appelle plus de vingt fois par jour.

Déjà en nette augmentation avant la crise sanitaire, les chiffres ont explosé depuis. Et les 30 % supplémentaires de 11-19 ans accueillis ici n'ont rien d'une exception. « Depuis un an, il y a une hausse spectaculaire des passages aux urgences pour les moins de 15 ans. Chez les pédiatres, les généralistes, dans les PML... partout, c'est la

déferlante, confirme Christèle Gras-Le Guen, la présidente de la Société française de pédiatrie. Aucune région n'est épargnée. Dans mon service, à Nantes, on hospitalise normalement pour des méningites, des maladies infantiles, des bronchiolites. Là, 25 de mes 36 lits sont occupés par des ados dépressifs. La fermeture des écoles ne va rien arranger », alerte la professeure, « rongée » par l'inquiétude. Face à l'urgence, le gouvernement a lancé, hier, une campagne pour encourager la parole des Français en souffrance, surtout des jeunes, avec ce slogan : « En parler, c'est déjà se soigner. »

« La priorité : réanimer leur élan de vie »

A la Maison de Solenn, aucun mal-être n'a accepté de se confiner. « Tout est en augmentation : les tentatives de suicide, les troubles alimentaires, les jeunes malades, diabétiques par exemple, qui refusent de continuer à se soigner ou les phobies scolaires, détaille la gardienne des lieux, la psychiatre Marie-Rose Moro. Enfin, en ce moment, on a du mal à assurer les phobies. Il y a tellement d'urgences vitales, de jeunes qui disent : *Je n'ai plus envie de vivre*, que la priorité est de réanimer leur élan de vie »,

souffle la directrice, en pull rose flashy. Ici, personne ne porte la blouse blanche, « trop médicale ».

Concilier la hausse des demandes aux conditions d'accès plus difficiles à cause du virus, la tâche est périlleuse. « Notre objectif est de ne laisser tomber aucune famille. De leur trouver une solution individuelle. C'est un casse-tête permanent », relève la professeure Moro. La famille, éprouvée depuis le premier confinement, c'est son dada. Elle lui consacre un très bel ouvrage**, qui paraît aujourd'hui, et en reçoit, toujours en équipe, plusieurs matins par semaine. Ce mardi, c'est Aminata*, 20 ans, et son petit Isaac*, bientôt 3 ans. Après plusieurs années de travail, la jeune maman, rejetée par les siens après son accouchement, en a terminé avec les crises qui secouaient son corps à la faire chavirer. Mais il lui reste, au fond d'elle, « quelque chose qui fait exploser ». « Qu'avez-vous, au fond ? » demande la psychiatre. « La rage, ou plutôt la colère », répond-elle, dans un contraste saisissant avec son air poupin.

40 kg pour 1,68 m

Avant de se quitter, les psys et infirmières font le point sur les autres patients. « On a un problème avec le petit Gaspard*, lance l'un d'eux. Il



Notre objectif est de ne laisser tomber aucune famille.

De leur trouver une solution individuelle.

C'est un casse-tête permanent.

MARIE-ROSE MORO, DE LA MAISON DE SOLENN





frappe et rackette un autre élève. Avec le lycée en demi-jauge, il n'a cours sur place qu'une semaine sur deux. Quand il est chez lui, il dort jusqu'à 15 heures. On doit s'occuper de sa dépression. »

Le Covid-19, Chloé aussi l'a « très mal vécu ». « D'un seul coup, le confinement, les cours à distance, le huis clos familial... C'était trop difficile. Je n'avais pas faim, je tombais par terre », décrit-elle, en triturant les pages des deux mangas qu'elle garde à portée de main. Son hospitalisation, c'était « juste » avant le deuxième confinement. « Une chance pour moi de l'avoir vécu ici. Cet endroit, c'est ma bouée de secours. Mais, des fois, je me dis que je ne le mérite pas, lâche-t-elle. Je sais que beaucoup, beaucoup de jeunes attendent une place... » Un sentiment – illégitime – d'illégitimité sur lequel la lycéenne devra travailler, main dans la main avec les soignants et les autres adolescents.

Louise*, qui a passé l'appel de détresse sur son anorexie profonde, n'aura effectivement pas « la chance » d'obtenir le rendez-vous espéré. Elle a 22 ans, si jeune, mais déjà trop adulte pour la Maison de Solenn. Elle ne mange plus, mais absorbe brûle graisses et autres laxatifs. 40 kg pour 1,68 m, sa situation inquiète fortement Mathieu Richardeau, l'infirmier, qui recherche tous les services à proximité pour qu'elle y soit admise. Ce mal profond de l'alimentation, triste revers du confinement, touche de plus en plus de jeunes. A 20 km de là, à l'hôpital Jean-Verdier de Bondy, en Seine-Saint-Denis, les appels aux secours s'envolent.

Unité des « troubles alimentaires », 2^e étage. Dans l'une des salles, on rencontre Helena. Elle hésite à se lancer. Jette un coup d'œil à Clémence. D'un regard, les ados s'entendent et la seconde quitte la pièce. L'anorexie les a détruites. Trop risqué d'en parler devant une autre malade. Sa parole pourrait réveiller ses angoisses. Alors, elles se confieront chacune à leur tour. Enfin seule, la lycéenne de 16 ans

relève la tête, laissant apparaître ses yeux bleu gris.

« Je me lacérais les cuisses »

« Les journées passaient et se ressemblaient, entame-t-elle, sans émotion. Alors, j'ai commencé à me peser tous les matins. Ce chiffre qui variait sur la balance, c'était la seule chose qui différenciait le lundi du mardi. Ça structurait le confinement. » Au début, en mars 2020, sans école, c'était comme des vacances dans sa grande maison. Puis ses repères se sont brouillés. Helena a lutté, cherchant à contrôler son corps à défaut de sa vie, remettant de l'ordre là où il n'y en avait plus. Depuis un an, la jeune fille, complexée par son poids, avait commencé à compter ses calories. Et l'ennui et le vide du confinement ont laissé un champ illimité à son obsession naissante. Pour rythmer son quotidien, elle s'impose alors une nouvelle restriction draconienne, pas plus de 300 calories par jour. Même pas l'équivalent d'un avocat.

La dépression se mêle à l'anorexie, comme si, dit-elle, l'une nourrissait l'autre. Selon les jours, ce mal-être l'anesthésie ou la submerge. « Avec des lames, je me lacérais les cuisses, soit parce que j'avais trop d'émotion, soit parce que je ne ressentais plus rien. » Comme l'impression de ne plus exister. Un jour, son père sursaute en posant sa main sur son épaule décharnée. Quelque chose ne va pas.

Mais le déclic opère, après le 11 mai, lorsque la famille sort manger une gaufre au centre commercial. En s'accordant une bouchée, Helena s'effondre en pleurs. Bilan chez un psychiatre, prise en charge. Voilà maintenant six mois qu'elle est suivie dans cette unité (Ufitaa) pour adolescents, un modèle inédit, inspiré des Anglo-Saxons. Ici, pas d'hospitalisation, mais un long programme de guérison, dans un cocon de psychologues, pédiatres, diététiciens. « Les demandes ont augmen-



Être anorexique, c'est ne plus avoir de personnalité, on devient des chiffres et des calories

HELENA

té de 100 % sur les six derniers mois, c'est du jamais-vu, déplore le psychiatre Noël Pommepuy, chef de service. Cette crise leur a fait perdre leurs repères. Or, les adolescents ont besoin de sécurité pour se sentir bien. Ils ont trouvé dans l'anorexie un moyen de réguler leurs angoisses. » Une issue de secours qui n'est rien d'autre qu'un piège. C'est la maladie psy-chiatrique la plus meurtrière : 8 % décèdent par suicide ou dénutrition.

Jeux de rôle

Aujourd'hui, à l'hôpital, c'est la dernière thérapie « multifamiliale », mêlant enfants et leurs six parents. Helena, Clémence et Léa continueront leur travail chacune avec les siens. L'émotion est palpable. Arrivés démunis, les trois couples ont tissé des liens forts, se prêtant, lors des séances, à des jeux de rôles, comme lorsque leurs filles devaient les convaincre de manger.

Quand on lui parle de son rapport à la nourriture, Clémence, lycéenne de 17 ans, peau laiteuse, cheveux blond vénitien, se recroqueville. Tout est parti d'un régime durant le confinement. « Pour montrer que je n'allais pas bien. » Déjà harcelée au collège, l'ado ne s'aimait pas. Et quand la France se cale, elle se sent oubliée. « Je me suis sentie lâchée par tout le monde. »

Le mécanisme destructeur se met en route. Elle s'affame, son corps proteste. Qu'il se taise ! « Se priver de manger, c'est la meilleure des souffrances, lance-t-elle. Ça peut paraître bizarre... mais il faut avoir du mental et je me sentais forte d'y arriver. »

Si, durant le printemps dernier, la maladie s'est déclenchée pour Clémence, elle s'est révélée pour Léa. Avant, cette élève de terminale de Roissy-en-Brie (Seine-et-Marne) se faisait parfois vomir, mais, « coincée » avec

ses parents, elle doit arrêter sous peine qu'ils s'en aperçoivent. La mode du sport à la maison débarque et Léa compense, s'épuise, sans presque rien avaler, devant des vidéos du matin au soir.

« Ils ont commencé à voir que je perdais mes cheveux dans la douche, j'étais au ralenti, je bégayais, j'avais presque du mal à respirer. » Son état est si critique qu'elle est hospitalisée, nourrie par sonde de juin à octobre. Puis elle arrive à Jean-Verdier, où son horizon s'éclaircit, peu à peu. Elle sourit : « Je peux le dire, aujourd'hui, j'ai envie de guérir. » Clémence, elle, ne l'envisage pas encore. Si elle reprend du poids, qui va s'occuper d'elle ? « J'ai peur d'être délaissée. »

Et puis, ces écoles qui referment leurs portes, ça l'angoisse beaucoup. Quant à Helena, elle a compris qu'elle n'était pas la seule à avoir imposé durant cette crise sans fin. Ses amies, aussi. Quatre ont des troubles alimentaires. « Être anorexique, c'est ne plus avoir de personnalité, on devient des chiffres et des calories. Aujourd'hui, j'ai l'impression d'être davantage vivante. »

Il est l'heure de participer à l'activité de fin, organisée par les parents. Ils font entrer les filles dans le cercle. A voix haute, chacun lit un mot qu'il faudra bientôt jeter dans la poubelle au centre. « Culpabilité », « ruminations », « peur »... Prêts ? Trois, deux, un... Les papiers froissés volent. Un cri libérateur rugit : « Ha ! »

*Les prénoms ont été changés.

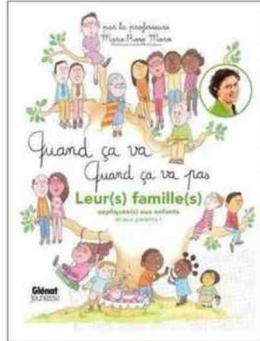
** « Leur(s) famille(s) expliquée(s) aux enfants et aux parents. Quand ça va, quand ça va pas », de la professeure Marie-Rose Moro, illustrations de Laure Monloubou, sortie aujourd'hui, aux Ed. Glénat Jeunesse, 64 p., 15 €.

Numéro d'écoute : 0800.130.000 ou Psychom.org





► 7 avril 2021 - N°23826



Un livre pour la jeunesse de la professeure Marie-Rose Moro sort aujourd'hui.



Chaque année, la Maison de Solenn voit passer 3 000 jeunes et leur famille qui viennent chercher un répit.



Bondy (Seine-Saint-Denis), le 31 mars. Le docteur Noël Pommepuy (à dr.) reçoit des adolescents anorexiques à l'hôpital Jean-Verdier, où les familles participent aussi à des activités sous l'œil de professionnels.





Paris (XIV^e), le 30 mars.
Comme tous les spécialistes,
la psychiatre Marie-Rose Moro,
de la Maison de Solenn,
a constaté l'explosion de la
détresse adolescente depuis
le premier confinement.

